

Le dernier humaniste

Marie-Michèle Giguère

Numéro 87, hiver 2022

L'ironique sagesse de Serge Bouchard

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/97376ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (imprimé)

2369-2359 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Giguère, M.-M. (2022). Le dernier humaniste. *L'Inconvénient*, (87), 14–16.

Le dernier humaniste

ESSAI Marie-Michèle Giguère

J'ai appris mon métier en croyant que l'objectivité existait ; j'ai tâché qu'on me prenne au sérieux en étant parfois plus rigoureuse qu'il ne le fallait. Puis, au fil des années, j'ai intégré dans mon travail une recherche de l'émotion et une sensibilité qui auraient fait sursauter la jeune diplômée que j'ai été. Et ça, je le dois beaucoup à Serge Bouchard.

Travailler avec Serge, mais surtout le côtoyer, fut une grande leçon d'humanité, une fenêtre ouverte sur une perspective à contre-courant de la pensée ambiante. Pour le décrire, j'aurais peut-être été tentée d'utiliser l'adjectif galvaudé *authentique*, mais j'ai peur que son fantôme n'ait envie de me taper sur les doigts, si j'ose dire.

Serge était un homme de nuances et de contrastes. Il faisait preuve de modestie face à la nature, mais pratiquait la vanité joyeuse en disant qu'il avait toujours été très beau. Je ne me souviens pas de l'avoir jamais entendu dire du mal de qui que ce soit qu'il ait côtoyé, mais il aurait remporté haut la main un *roast battle* si on lui avait demandé de calomnier un personnage historique comme John A. Macdonald, Lord Durham ou le général Amherst.

Serge a consacré une partie de sa carrière à déconstruire les préjugés – à l'égard des camionneurs, des Premiers Peuples – et sa

pensée en elle-même est une leçon d'ouverture. Surtout, elle s'inscrit en faux contre l'idée simpliste voulant que la bienveillance aille de pair avec un optimisme béat. Serge, c'était un verdict dur sur la société, mais un regard doux sur les humains.

Dans plusieurs textes, Serge a nommé clairement son préjugé favorable envers notre espèce. Certaines formules sont particulièrement charmantes, comme celle-ci, dans *Le moineau domestique*¹, à propos d'Émilienne, sa mère, qu'il décrit comme étant « une femme remarquable comme le sont la plupart des humains quand ils se soignent un peu ».

L'affection de Serge pour l'être humain, qu'il trouvait « attachant² », transparaît dans sa manière de l'observer et d'en rendre compte dans ses textes, de s'attendrir de ses habitudes et incohérences. Il savait aussi articuler des critiques acerbes à l'encontre de la société que nous avons érigée, sans jamais accuser les individus qui étaient pris dans ces mécanismes. Dans un autoportrait paru dans la revue *Lettres québécoises*³, il écrivait justement qu'il était « une âme sensible qui hurle son indignation un texte après l'autre ».

L'amour dont était capable Serge Bouchard en était un de qualité : généreux, difficile à ébranler. Celui qu'il portait au genre humain n'échappait pas à cette inclination. Il fai-

sait preuve à son égard de tendresse et de lucidité ; il pouvait voir au-delà des tics et des stratégies que chaque homme, chaque femme met en place pour se détourner de sa condition ; il savait les faiblesses, les coins sombres, les lâchetés, et il observait tout cela avec ce regard calme qui faisait tant de bien. Parce qu'il y a peu de choses plus douces que de se sentir aimé par quelqu'un qui voit aussi chez nous tout ce qui est chambranlant.

DES CONCEPTS ET DES CHAUSSETTES

Il n'est pas anodin que le grand public ait découvert Serge Bouchard à la radio, dans le cadre de l'émission *Les lieux communs* – qu'il coanimait avec son ami Bernard Arcand – où il réfléchissait au baseball, au pâté chinois, aux cimetières, aux dimanches et aux chaussettes. Serge ne levait le nez sur aucun des aspects de l'expérience humaine.

S'il a touché le cœur des gens comme il l'a fait, c'est qu'aucun sujet n'était trop trivial pour lui. Il aimait les enfants, les superhéros, les casse-croûtes et le sport diffusé à la télévision. Cela n'était pas incompatible avec son besoin de relire certains auteurs – Jankélévitch, Bergson, Montaigne –, de prendre son temps, de réfléchir. C'est pour cette raison que ses mots visaient si juste : un équilibre magique entre son affection pour l'ordinaire et un pas de recul dans la réflexion, la lecture. Les thèmes qu'il choisissait pour son émission *Récits* – les grandes tablées, les chiens, le canot – étaient d'une grande simplicité, mais il les nourrissait de ses savoirs, ponctuait ses explications d'extraits de poèmes ou de chansons : la mémoire collective rencontrait le commun, voire l'universel, dans un format captivant et accessible.

Il a donné des conférences à travers le Canada et il a su s'adapter à tous les publics, s'exprimer dans un langage accessible à tous. Il a expliqué l'histoire des Autochtones aux policiers de la Gendarmerie royale du Canada puis de la Sûreté du Québec, un boulot sur lequel avaient visiblement levé le nez plusieurs de ses collègues. Il a écrit des livres, souvent constitués de courts chapitres, jamais jargonneux, mais portés par une plume raffinée. Puis, à la radio, il a créé des émissions intelligentes portant sur des sujets simples. Il pouvait consacrer trois heures au thème de la route dans *Les chemins de travers*, faire plusieurs émissions de *C'est fou...* sur le thème de la maison. Serge savait aussi trouver les mots pour que ses réflexions sur des sujets complexes – la vérité, la décroissance,

l'absence – ne laissent personne de côté. Il avait l'être humain en si haute estime qu'il faisait en sorte que les savoirs lui soient accessibles, peu importe sa situation socioéconomique.

Il n'y avait pas de hiérarchie dans la manière dont Serge voyait le monde. Pas de hiérarchie entre les gens, pas de hiérarchie entre les idées et les sentiments non plus. Pour lui, il n'y avait pas une place pour les idées et une autre pour les émotions, un moment pour les concepts et un autre pour la vulnérabilité. Il avait compris que tout ça s'entremêle.

Alors quand il racontait la vie de Louis Riel, il était révolté ; quand il analysait la Loi sur les Indiens, il nommait son indignation ; quand il parlait de l'amour ou de la poésie, il se laissait émouvoir.

Pour toutes ces raisons : l'amour et le respect de l'être humain, les connaissances rendues accessibles à tous, l'approche sensible où la tête et le cœur vont de pair, la vie et l'œuvre de Serge Bouchard sont une leçon d'humanisme.

L'IMAGINAIRE COMME CONSOLATION

Né en 1947 – un soir d'orage de juillet, aimait-il dire –, Serge a grandi à Pointe-aux-Trembles, entre le fleuve et les raffineries. Je ne sais pas si tous les petits garçons de son coin sont devenus des hommes aussi à l'aise que lui avec les émotions ; les émotions grandioses comme celles des films à grand déploiement qu'il adorait, mais aussi les émotions discrètes de l'ordinaire, les émotions qui naissent sur la route des camionneurs, celles qui se répètent des milliers de matins autour d'un café avec quelqu'un qu'on aime, celles des prises de conscience tranquilles qui ne changent pas moins la vie.

Serge, homme fier jusqu'à la fin, malgré la canne et le fauteuil roulant, m'émouvait souvent par sa capacité à accepter ce qui le rendait vulnérable – l'amour et le corps qui vieillit, pour ne nommer que ces éléments. Et sans doute parce qu'il n'avait pas peur de dire la tristesse, les blessures, il exprimait aussi un puissant désir de consolation. Le sien, le nôtre.

La consolation pour Serge prenait plusieurs formes, mais l'une d'elles a traversé sa vie : l'imaginaire. « Imaginer est la fuite ultime, l'antidote à l'absurde. Car nous sommes des créateurs de mondes et nos créations constituent nos évasions⁴. »

L'imaginaire de Serge comme consolation pour lui-même, jeune adulte, quand il se



Françoise Sullivan, *Ailleurs I* (détail), 2021



Louis-Philippe Côté, *What is your name?* (détail), 2021

20-21

Françoise Sullivan

Rien et toi

Louis-Philippe Côté

Jusqu'au 24 décembre 2021

G A L E R I E
S I M O N
B L A I S

5420, boulevard Saint-Laurent | local 100 | Montréal | 514.849.1165

www.galeriesimonblais.com

mettait dans la peau des gens qu'il étudiait. L'imaginaire de Serge comme consolation pour nous, quand il racontait des anecdotes qu'il enjolivait pour la beauté du récit, le plaisir de la langue, l'échange qui se créait autour d'une histoire. L'imaginaire comme consolation collective aussi, lorsqu'il sortait de l'oubli, avec son amoureuse et complice Marie-Christine Lévesque, des personnages de l'histoire de l'Amérique : « [S'il] est vrai que les histoires nationales sont des mensonges énormes, [...] alors autant choisir ses fables et les choisir avec soin, autant retenir les plus belles, les plus grandes. [...] Ces histoires que je raconte, que les auditeurs aiment tant, ce sont celles que j'aurais voulu entendre lorsque jadis on s'avisa de m'enseigner l'histoire du Canada. Mais on ne l'a pas fait⁵. »

TOUT EST LÀ

Si nous avons été nombreux à pleurer la mort soudaine de Serge, si sa voix, son esprit et ses connaissances vont nous manquer, quelque chose de fabuleux demeure néanmoins dans l'œuvre littéraire qu'il nous laisse : toutes les grandes idées qui ont marqué sa vie y sont. Ses anecdotes à propos des Innus d'Ekuanitshit et des camionneurs sur la route de la Baie-James, ses parents, son enfance, ses deux grands amours, ses lectures de prédilection, ses amitiés, ses enfants, son amour du football et des hot-dogs de pataterie, les loups, les ours et des centaines de réflexions sur notre condition humaine. Tous ses thèmes fétiches y sont, de même que les objets de ses petites affections. Le tout ponctué de son humour, de sa douceur, de sa lucidité. Je connais peu d'œuvres qui embrassent une si grande part de l'être humain qui les signe. Et c'est là, dans ses mots à lui qui le racontent si bien, de son premier livre jusqu'au dernier, que je trouve ma petite consolation. ■

1. Serge Bouchard, *Le moineau domestique*, Boréal, 1991, p. 34.
2. Serge Bouchard et Bernard Arcand, *Des pompiers, de l'accent français et autres lieux communs*, Boréal, 1998.
3. *Lettres québécoises*, n° 177, 2018, p. 6.
4. *Ibid.*
5. Serge Bouchard et Marie-Christine Lévesque, *Elles ont fait l'Amérique. De remarquables oubliés*, tome 1, Lux Éditeur, 2011, p. 14.

Marie-Michèle Giguère est réalisatrice à Radio-Canada, où elle travaille depuis 2005. Après plusieurs années à ICI Première, elle se consacre maintenant au format balado. Elle a collaboré à l'émission *C'est fou...*, coanimée par Serge Bouchard et Jean-Philippe Pleau, du début de l'aventure en 2010 jusqu'à la dernière émission, en mai 2021. Elle est aussi critique à la revue *Lettres québécoises* et membre du comité éditorial.